

Vues d'Afrique Un cinéma en pleine mutation

Élie Castiel

Numéro 273, juillet–août 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64806ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2011). Vues d'Afrique : un cinéma en pleine mutation. *Séquences*, (273), 10–10.

Vues d'Afrique

Un cinéma en pleine mutation

Déjà, en conférence de presse, on annonçait l'émergence d'une relève au niveau de l'organisation de Vues d'Afrique, ce qui inclut, logiquement, la programmation. Nous attendions donc avec impatience la tenue de l'événement, gagnés sans doute par les signes de promesses innovatrices, le souffle de (re)nouveau et un choix de films triés sur le volet.

ÉLIE CASTIEL

Le résultat s'avère moins impressionnant, même si, dans l'ensemble, le courage et la persévérance sont encore au rendez-vous, en attendant de voir ce que l'avenir réserve à cet événement cinématographique en pleine transition, pris entre un passé glorieux, des années parfois teintées d'hésitations dues aux coupes de subvention, et un présent immédiat axé sur l'instinct de survie.



Les Barons

Cette année, budget oblige, les représentations ont eu lieu dans les deux salles du Gesù : la plus grande, propice surtout aux spectacles sur scène, la petite, aux conférences privées. Cela veut dire que, du point de vue de la qualité des projections, cette année laissait plutôt à désirer. Si les rumeurs se concrétisent, les organisateurs ajusteront le tir l'an prochain, et nous le souhaitons du fond du cœur. Ce qui, par contre, ne nous a pas empêchés de voir quelques films tout à fait particuliers et aux registres hétérogènes.

Coproduction entre l'Algérie et la France, **Le Voyage à Alger** est le film qui nous a le plus touchés. Après le charmant **Le Thé à la menthe** (1984) et le brillamment abouti **Les Sœurs Hamlet** (1997), Abdelkrim Bahloul retourne à ses origines en proposant une critique acerbe de l'Algérie de l'après-indépendance. Évoquant par moments, notamment sur le plan de la structure, le célèbre **Chronique des années de braise** (1975), de Mohammed Lakhtar-Hamina, mais sur un ton moins spectaculaire et symbolique, cette ode à la liberté utilise les codes du drame social et se permet, tout en demeurant cruciale dans l'argumentation des idées politiques proposées, une mise en situation laissant le spectateur au bord d'une émotion difficile à retenir.

Entre le ton grave et le comique, le film belge **Les Barons**, de Nabil Ben Yadir, met en scène un groupe de personnages charmants et séducteurs à souhait, pris dans l'engrenage d'un immobilisme puéril. Mais la vie finit par les rattraper, les obligeant à se conformer aux principes qui fondent ce qu'on appelle communément « la société ». Acteur, entre autres, dans **Le Couperet** de Costa-Gavras, Ben Yadir signe un premier long métrage où, tant mieux, l'instinct l'emporte sur la logique, la dialectique de l'abstrait sur le normatif et, en guise de conclusion, une émouvante réconciliation de l'âme entre la foi et la raison.

De la Tunisie (coproduction avec l'Algérie), **Les Palmiers blessés** se présente comme une enquête intellectuelle sur la mémoire collective d'un passé tunisien à la fois lourd et inquiétant. Mais le film d'Abdellatif Ben Ammar parle surtout des dérapages de certains intellectuels qui falsifient l'histoire, déforment la réalité et, par conséquent, changent parfois de façon dramatique la vie de bien des gens. Mais la force du film réside dans l'approche dramatique, qui privilégie le recours au privé et à l'intime, jusqu'à lui donner un corps raisonné particulier. À la lumière du **Printemps arabe** récent, ce film prend des accents tout à fait prémonitoires et place le cinéma tunisien dans des sphères intellectuelles rarement atteintes.

Dans un autre registre, oscillant entre le documentaire et la fiction, l'Algérienne Fatima Zamoun a construit, avec **Z'har**, un film cérébral d'une beauté visuelle impressionnante qui, par une mise en scène à la fois traditionnelle et expérimentale, évoque en filigrane les mouvements de violence qui ont secoué la société algérienne au cours des années 1990. Mais avant tout, l'originalité du film réside dans l'utilisation d'éléments narratifs conceptuels : force de persuasion intellectuelle, imagerie contrastée, mise en scène libre de toute obligation codifiée et, surtout, illustration magnifiquement agencée d'un rapport éthique au monde et au cinéma d'une parfaite cohérence.

Et puis **Le Mec idéal**, d'Owell A. Brown, film de la Côte d'Ivoire qui, sous des dehors de comédie légère et romantique, s'avère le portrait d'une Afrique en pleine mutation sociale. Estelle, la jeune héroïne, est une femme émancipée, puisque, contrairement à l'avis de ses parents, elle travaille dans son propre salon de coiffure. Mais elle est malheureuse en amour parce que trop entreprenante en affaires, exclusivité réservée aux hommes. Comme quoi, la nouvelle femme africaine, libre de ses choix et aspirant à son indépendance, traverse encore un chemin difficile et rocailleux, le plus souvent parsemé d'embûches. Vision courageuse d'un cinéaste inspiré qui a aussi pour mérite de diriger ses comédiens, hommes et femmes, avec un aplomb jovial et une sincérité réjouissante. 🍷